

Le retour de Chéreau *Rêve d'automne*

Michel Vaïs

Numéro 139 (2), 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64629ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2011). Compte rendu de [Le retour de Chéreau / *Rêve d'automne*]. *Jeu*, (139), 60–63.

*Rêve d'automne*TEXTE **JON FOSSE** / TRADUCTION DU NORVÉGIEN **TERJE SINDING**MISE EN SCÈNE **PATRICE CHÉREAU**, ASSISTÉ DE **VALÉRIE NÈGRE** ET **VINCENT HUGUET**DÉCOR **RICHARD PEDUZZI** / COSTUMES **CAROLINE DE VIVAISE**LUMIÈRE **DOMINIQUE BRUGUIÈRE** / CONCEPTION SONORE **ÉRIC NEVEUX**AVEC **PASCAL GREGGORY** (L'HOMME), **VALERIA BRUNI-TEDESCHI** (LA FEMME), **BULLE OGIER** (LA MÈRE),**BERNARD VERLEY** (LE PÈRE), **MARIE BUNEL** (GRY), AINSI QUE **MICHELLE MARQUAIS** ET **ALEXANDRE STYKER**.COPRODUCTION DU **THÉÂTRE DE LA VILLE-PARIS** ET DE PLUSIEURS AUTRES, PRÉSENTÉE EN PREMIÈRE

AU THÉÂTRE DE LA VILLE DU 4 DÉCEMBRE 2010 AU 25 JANVIER 2011, PUIS EN TOURNÉE EUROPÉENNE.

MICHEL VAÏS

LE RETOUR DE CHÉREAU

Un des événements à Paris pendant le Festival d'Automne et, donc, la période des fêtes de la fin de l'année 2010 était le retour de Chéreau au théâtre. Le metteur en scène venait en effet de consacrer une dizaine d'années au cinéma, à l'opéra, à des lectures publiques et à des livres d'entretiens dans lesquels il écrit, témoigne ou commente¹. Au point où, pour la remise de son prix Europe pour le théâtre, à Thessalonique, en avril 2008, Patrice Chéreau n'a apporté comme seul spectacle dans ses bagages qu'une longue lecture publique (par lui-même en solo) de *Coma* de Pierre Guyotat, accompagnée de *la Douleur* de Marguerite Duras, qu'il a interprétée avec Dominique Blanc.

Mais la création française de *Rêve d'automne* faisait grand bruit pour plusieurs autres raisons : la présence de plusieurs comédiens connus dans la distribution, dont celle de Valeria Bruni-Tedeschi, la sœur de Carla Bruni-Sarkozy, qui avait plutôt fait carrière au cinéma jusque-là, et aussi le fait que le spectacle avait été présenté en avant-première, neuf fois en novembre,

au... Musée du Louvre ! Non pas dans un amphithéâtre ou une quelconque salle de spectacle de la célèbre institution, mais dans une salle d'exposition, le Salon Denon, parmi quelques inestimables chefs-d'œuvre de la Renaissance. La pièce s'inscrivait là dans un programme intitulé *les Visages et les Corps*.

Reprenons. *Primo*, Jon Fosse. Chéreau s'y mesure pour la première fois, mais promet de récidiver avec *Je suis le vent*, qu'il montera en anglais au Young Vic de Londres fin avril 2011. Avant lui, Denis Marleau avait mis en scène deux autres textes de l'auteur norvégien, en France et au Canada, notamment à Montréal : *Quelqu'un va venir*, puis *Dors mon petit enfant*, une de ses « fantasmagories technologiques ». Dans les deux cas, le texte, minimaliste et répétitif, en spirale, m'avait vite lassé, malgré l'innovation technologique de la seconde pièce, déjà mieux éprouvée avec *les Aveugles*. Passant à Paris fin décembre, je m'étais donc résolu à aller jusqu'au Théâtre de la Ville un peu à reculons, pataugeant dans la gadoue parisienne, avec des attentes réduites au minimum.

Secundo, il y avait cette curiosité que constitue un spectacle d'abord joué dans un musée, avec des acteurs de premier plan, dirigés par un metteur en scène ayant déjà prouvé son habileté à tirer le maximum de ses interprètes. Dès l'entrée dans

1. *Les Visages et les Corps*, de Patrice Chéreau, en collaboration avec Vincent Huguet et Clément Hervieux-Léger, coédité par le Musée du Louvre et Skira Flammarion Édition française (novembre 2010) ; *J'y arriverai un jour*, collectif avec Georges Banu et Clément Hervieux-Léger, Actes Sud, coll. « Le Temps du théâtre » (2009) ; *Patrice Chéreau* de Colette Godard, commenté par Patrice Chéreau, Éditions du Rocher (2007) ; *Dialogue sur la musique et le théâtre. Tristan et Isolde* par Daniel Barenboim et Patrice Chéreau, Buchet-Chastel (2010).



Rêve d'automne de Jon Fosse, mis en scène par Patrice Chéreau au Théâtre de la Ville en décembre 2010. © Pascal Victor/ArtComArt.

l'immense salle du Théâtre de la Ville, on est dépaysé, car tous les spectateurs sont obligés de passer par l'avant-scène et, donc, de marcher sur le parquet verni d'un musée plus vrai que nature, avec ses portes majestueuses et ses boiseries. Le décor, d'une hauteur vertigineuse et qui empiète largement sur les côtés de la scène, s'avancant dans la salle et sacrifiant quelques rangées de sièges, représente une immense salle d'exposition (plus une autre au fond et une côté jardin) dont les murs grenat accueillent, très haut perchées, des œuvres classiques, certaines gigantesques : portraits, nativités, scènes bibliques ou héroïques. C'est une réplique, apparemment grandeur nature, du Salon Denon.

Le cimetière du musée

Après un moment de perplexité, on se rend compte que l'action de la pièce se passe en réalité non pas au musée, mais dans un cimetière. Une femme en chemise de nuit blanche et gilet gris erre comme une âme en peine, de salle en salle, pieds nus, sans paroles, un bouquet de fleurs à la main. Par moments, elle passe à travers une cloison. Un homme portant un sac arrive sans la voir. Apparemment fatigué, il se déchausse et se couche près d'un banc, tel un clochard ; une femme blonde, élégante et fébrile, entre, le surprenant dans son sommeil. Comme aimantée par lui, elle le frôle. Ce couple improbable se reconnaît. Ce sont d'anciens amoureux qui s'attirent encore, se repoussent, se désirent charnellement et se rejettent. De leur dialogue fragile, nourri de phrases simples parsemées de non-dits, finit par naître une intense émotion.





L'environnement muséal se justifie d'abord par l'adéquation qu'établit Chéreau entre un cimetière et un musée : les deux accueillent des morts. Il note dans le programme que dans le musée sont convoqués « les vivants et les morts : toutes ces vies que nous traversons avec eux et le désir qui s'en va ». Sur les murs, à hauteur d'homme, au lieu des étiquettes décrivant les œuvres accrochées, les personnages lisent à haute voix le contenu de pierres tombales. La métaphore me paraît cérébrale. J'aurais sûrement accepté d'imaginer un cimetière si la pièce était jouée dans un vrai musée, mais de là à reconstruire à l'identique le musée sur une scène pour me faire imaginer que l'on est dans un cimetière... j'avoue que j'ai eu du mal à m'y faire. L'intérêt de ce choix de scénographie, cependant, et il n'est pas mince, est d'instaurer une sorte de dialogue entre les vivants et les personnages sur les toiles, tous adoptant les mêmes attitudes christiques ou postures d'êtres pérennisés par l'art.

En fait, l'Homme et la Femme ne sont pas là par hasard. Lui est arrivé un peu en avance, pour les funérailles de sa grand-mère (la dame en blanc de tout à l'heure) et son ancienne flamme, qui avait bien connu la défunte, est venue aussi. En voyant s'entrechoquer leurs corps dans ce lieu, on ressent à la fois la résurrection d'une passion et la présence sourde, obscène, de la mort. Puis surviendront les parents de l'Homme, suivis de son ancienne épouse, enfin, de son fils qui mourra jeune, sans dire un mot, avant de connaître l'amour. Hormis la grand-mère et le fils, qui demeurent silencieux (ces deux personnages ont été ajoutés par Chéreau), les femmes parlent d'abondance, à commencer par la Mère, angoissée, revendicatrice, tatillonne, tandis que les hommes, terre à terre, discutent de choses plus banales et matérielles, quotidiennes. Ce discours parfois cacophonique, mais troué de silences désespérés, se manifeste dans une mise en scène précise où d'excellents acteurs finissent par faire croire à ces étranges personnages, qui font penser à ceux d'Ionesco par leur caractère insolite, ou à ceux de Beckett dont ils possèdent la conscience tragique. Quant à la Mort, qui rôde mais que l'on ne voit pas, elle aura finalement raison de tous les hommes, épargnant les femmes.

Les interprètes, à la déambulation fantomatique, s'acquittent avec bonheur de leur tâche, avec un bémol pour Valeria Bruni-Tedeschi dont la voix blanche ne dépasse guère les premiers rangs de l'énorme amphithéâtre. Mais l'essentiel de cette mise en scène est le ballet, extrêmement maîtrisé, des corps vivants parmi les morts, ceux-là préfigurant ceux-ci, et qui continue de nous hanter longtemps. ■

Valeria Bruni-Tedeschi et Pascal Greggory dans *Rêve d'automne* de Jon Fosse, mis en scène par Patrice Chéreau au Théâtre de la Ville en décembre 2010. © Pascal Victor/ArtComArt.